



Le Métier des armes

Il Mestiere delle armi
de Ermanno Olmi

Fiche technique

Italie - France - Allemagne
2001 - 1h45 - Couleur

Réalisation et scénario :
Ermanno Olmi

Images :
Fabio Olmi

Montage :
Paolo Cottignola

Musique :
Fabio Vacchi



Interprètes :

Hristo Jivkov

(Jean de Médicis)

Sandra Ceccarelli

(l'Aristocrate mantouane)

Sergio Grammatico

(Frédéric de Gonzague)

Dimitar Ratchkov

(Luc Antonio Cuppano)

Dessy Tenekedjieva

(Maria Salvati de Médicis)

Fabio Giubbani

(Matteo Cusastro)

9 David de Donatello dont
ce

Résumé

Au XVI^e siècle, une guerre sanglante fait rage entre l'empereur d'Allemagne, Charles Quint, et les armées du Pape. Au sein du camp pontifical, à la tête de l'armée papale, s'illustre le capitaine Jean de Médicis, âgé de 28 ans. Chevalier reconnu, il est surtout célèbre pour son exceptionnelle maîtrise des armes, qui lui vaut d'être sollicité par tous les puissants, papes et princes. Il mène un combat acharné contre les lansquenets de Charles Quint, qui déferlent sur l'Italie sous les ordres du général Frundsberg. Jean de Médicis jouit d'un statut que beaucoup lui envie, mais qui ne va pas durer.

Critique

Olmi a raconté ce qui lui avait donné l'idée du film : un livre sur l'art de la chirurgie pendant les guerres de la Renaissance, où était citée l'histoire de Jean de Médicis, blessé à la jambe, qui fut amputé bien sûr sans anesthésie et qui tint lui-même le luminaire qui éclaira le chirurgien.

Ce que le film nous raconte, donc, c'est cette "tranche" des guerres d'Italie qui virent se battre sur le sol italien des armées diverses, au service principalement du roi de France ou de Charles-Quint, avec des corps d'armée largement autonomes qui se mettaient au service de l'un ou de l'autre, une politique de "chacun pour soi" des principautés italiennes. Les souvenirs, sûrement fort vagues, qu'aura le spectateur français de ce que l'école lui aura appris vont probablement de la victoire de Marignan, en 1515, à la défaite de Pavie

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

en 1525, et au sac de Rome l'année suivante. Quand un spectateur français voit un film sur Jeanne d'Arc, en gros, il connaît l'histoire. Comment accueille-t-il cet épisode de guerre, son protagoniste Jean de Médicis (Jean des Bandes noires), qu'il voit se battre contre des Allemands (les troupes de Charles-Quint) et n'être que mal assuré du soutien d'autres princes italiens, Este de Ferrare, Gonzague de Mantoue, Della Rovere d'Urbino ? ne risque-t-il pas d'y lire une sorte de version italianisée de l'histoire enjolivée de Vercingétorix telle qu'elle figure dans les manuels scolaires ? Olmi nous montre une autre piste : le film indiquerait le passage d'une guerre "noble", d'homme à homme, à la guerre moderne, à distance, avec les armes à feu. Opposition discutable en soi, qui d'ailleurs n'est pas dans le film : Jean n'a rien contre les armes modernes ; il aurait bien voulu avoir des canons, et que son adversaire en ait et pas lui, est une mauvaise surprise.

Reste donc un film réduit à l'épure, où les scènes spectaculaires de batailles sont économisées, où l'essentiel est dit par les gros plans des personnages - comme dans un téléfilm ? oui, mais souvent, aussi, comme lorsque Dreyer filme Falconetti. Destin d'un personnage de jeune guerrier - d'un Médicis qui ne fut ni pape ni chef d'État, qui commença à guerroyer à dix-sept ans et mourut à vingt-huit, après une vie brève et bien remplie d'aventures galantes.

Olmi filme à son aise cette Italie du Nord embrumée (extérieurs en Bulgarie), avec quelques éclairs sur des fresques qui ressemblent à celles du palais du Té (Giulio Romano) ou sur ces "grotesques" dont les peintres d'alors trouvèrent le modèle dans le palais enterré de Néron. Il y a un effort à faire pour décrypter le film, mais cet effort est payant.

Paul Louis Thirard

Positif n°492 - février 2002 - p.52

"Guerres papales et déclin de la chevalerie au nord de la péninsule italienne dans la première moitié du XVI^e siècle." Le sujet est ardu, précis autant qu'austère. Ermanno Olmi (**L'Arbre aux sabots, La Légende du saint buveur**) le traite comme on soutient une thèse. Avec solennité : champs désolés et neigeux, arbres nus, fourbissements minutieux des armes et palais clairs obscurs. Les six derniers jours de Jean de Médicis, condottiere acharné, en dépit des intrigues, à harceler l'armée de Charles Quint en marche vers Rome, et fauché par un tir de canon, se déroulent dans une pénombre contemplative. Trop ?

De longs plans majestueusement blêmes dépouillent le récit de toute chair, au profit d'une spartiate leçon de (nouvelle) histoire : fabrication du canon, habitat militaire et éclairage des châteaux, avec une précision quasi documentaire. Et même cette très sérieuse démonstration - comment la poudre et le feu changèrent la guerre et le "métier des armes", rendant obsolètes une certaine bravoure et donc les codes mêmes de toute une société basée sur la chevalerie - reste confuse. On peine à se repérer dans l'abondance des détails, des sombres enjeux et des augustes protagonistes de cet ancien conflit méconnu.

Cécile Mury

Télérama n°2716 - 2 février 2002

Ermanno Olmi, autrefois célébré, a depuis quelques années tout le loisir de méditer sur la misère de sa condition de cinéaste. Recouvert de prix, il a longtemps, avant l'arrivée de Moretti, incarné un filon perdu du cinéma italien moderne, d'imprudents prophètes faisant même porter sur ses épaules le salut d'une tradition post-rossellinienne... Aujourd'hui, c'est pour Olmi le temps de l'ingratitude absolue et du désintéret général. Et ce n'est sûrement pas **le Métier des armes**, sujet ingrat entre tous, qui va le réconcilier avec les foules. A Cannes même, où il était présenté, c'était une corvée que d'aller voir **le Métier des armes** : dépassés, has been, inactuels, le cinéaste et ses films disparaissent peu à peu du paysage critique visible.

Aigu. Il y a pourtant une certaine grandeur dans ce geste même qu'accomplit Olmi en s'acharnant à mettre très soigneusement en scène un film ultra-ambitieux dont personne n'a envie. Ramassé, aigu, le récit du **Métier des armes** se concentre sur l'évocation détaillée d'un fait historique crucial et méconnu : en novembre 1526, "sur la rive du Pô près de Mantoue, le commandant général Frundsberg a reçu les quatre pièces d'artillerie offertes en secret par Alphonse d'Este et depuis, l'Allemand, assuré de surprendre les pontificaux par la puissance du canon, s'est résolu à traverser le pont à Ostiglia pour se libérer enfin du capitaine de Médicis...". Le fait crucial, c'est l'introduction du canon sur le champ de bataille et son usage contre des êtres humains : le boulet de fer tiré ce jour-là contre Jean de Médicis, nous suggère Olmi, est la première marche du grand escalier des guerres modernes.

Avec beaucoup d'Histoire, de grands plans brumeux et muets et très peu de mots, Olmi se tire de son affaire à l'économie. Son idéal louche évidemment du côté d'une inaccessible ascèse rossellinienne, dont tous les ingrédients sont réunis comme à la parade : un épisode historique, un didactisme sans complexe et une morale édifiante. Mais il donne au

Métier des armes une respiration propre très souvent attachante : malgré les apparences, le film est une fresque légère, presque lapidaire de concision et de franchise. Le cinéaste dissémine aussi quelques cailloux en points de fuite à son tableau : l'étrange balade d'un Christ en croix aux bras cassés, le sort funeste des femmes, les trahisons trop humaines des amis.

Echos. Après quatre jours d'agonie et une inutile amputation, le seigneur Jean de Médicis, capitaine des armées du pape Clément VII, meurt le 30 novembre 1526 (Hristo Jivkov fait un très convaincant supplicé) : les armées Frundsberg passeront le Pô pour mettre Rome à sac. Les proches du défunt font alors le voeu pieux que jamais les canons ne soient plus retournés contre les guerriers. La grande dignité du cinéma d'Olmi serait un critère insuffisant : cette fois, c'est avec les échos mêlés des guerres d'aujourd'hui et de sa guerre de cinéaste à lui qu'il nous touche.

Olivier Seguret
Libération - 30 janvier 2002

D'une beauté plastique totalement maîtrisée, bien qu'un peu strictement formelle, **Le Métier des armes** veut être une méditation sur la guerre. E. Olmi se montre, comme à son habitude, artiste fin et élégant, qu'il filme au plus près ses personnages ou de vastes scènes de batailles. Olmi est familier des films visuellement virtuoses, tels **L'arbre aux sabots** en 1978, **Longue vie à la Signora** en 1988, ou encore **La légende du saint buveur** en 1992. Pourtant, **Le Métier des armes** se démarque par son aspect quasi hiératique et distant. L'académisme extrême de son scénario, de sa direction d'acteurs et de sa réalisation rendent toutefois le film difficile d'accès, parfois même soporifique et austère. Le récit (et plus particulièrement sa dernière partie) se concentre peu à peu sur le personnage de Jean de Médicis. Longues séquences sur la douleur physique assumée avec stoïcisme, sur le débat intérieur qui l'assaille et que la caméra explore en approchant au plus près le visage de cet homme étendu sur son lit, mais mû par une détermination farouche d'affronter son destin. Deux citations, mises en exergue du dossier de presse, se font bien l'écho de la problématique qui sous-tend le scénario : "Combien de temps faudra-t-il pour que les lances deviennent des faux pour moissonner et des socs pour labourer ?" du prophète Isaïe, et "La force et non le droit est l'élément de la base politique" de T. Hobbes. On ne peut que respecter une œuvre si soignée, faute d'être bouleversé.

Marie Guillet
Fiches Cinéma n°1639 - 30 janvier 2002

Le réalisateur

Après avoir fait des études au lycée des beaux-arts et suivi des cours pour acteurs à Milan, il entre comme employé chez Edison-Volta, la compagnie d'électricité. Chargé bientôt de la coordination des loisirs dans cette société, il se voit confier la réalisation de nombreux documentaires de court métrage entre 1953 et 1961. Dans ces œuvres il s'intéresse aux travaux industriels et manuels (**Il pensionato**), aux paysages urbains ou ruraux ; il tourne aussi beaucoup de films publicitaires. En 1959, il dirige son premier long métrage : **Le temps s'est arrêté (Il tempo si è fermato)**, produit par l'Edison-Volta et qui évoque l'histoire de la construction d'un grand barrage en montagne et la naissance d'une amitié difficile entre deux ouvriers de générations différentes. Olmi utilise le CinémaScope et les couleurs avec des intuitions visuelles magistrales. Son film suivant, **Il posto** (1961), est dédié aux premières expériences d'un jeune Milanais dans un emploi aliénant ; la précision des observations sociologiques, l'humour mélancolique, la tendresse envers tous ses personnages (en fait, des victimes de la société de consommation) font de cette œuvre importante un des constats les plus profonds de l'évolution réelle de l'Italie. Le film obtient un énorme succès critique, surtout à l'étranger, et le cinéaste est salué comme chef de file de la "vague" du début des années 60. Son talent est confirmé par son troisième film : **Les Fiancés (I fidanzati)** (1963), une histoire d'amour révélatrice des insuffisances sociales et morales d'un pays qui se veut industrialisé. En 1965, il crée une biographie brechtienne du pape Jean XXIII : **E venne un uomo**, un mélange hybride d'hommage sincère et d'hagiographie désuète. Ses racines dans le catholicisme paysan émergent mieux dans ses films suivants et notamment dans **Un certain jour (Un certo giorno)**, (1969), conte de fées moderne

qui se déroule dans la Lombardie actuelle. Pour la télévision, il signe en cette même année **L'Or dans la montagne (I recuperanti, 1974, Réalisation 1969)**, déchirant portrait d'un vieil homme qui recherche les bombes de la Première Guerre mondiale sur le haut plateau d'Asiago, lieu où le cinéaste va s'établir ensuite en construisant dans sa maison un petit studio de production à l'écart des capitales du spectacle. Toujours pour la télévision, il dirige des enquêtes et des documentaires, et y produit en autonomie ses trois longs métrages suivants. **Durante l'estate (1971)** décrit la crise existentielle qui frappe un industriel le jour où son rythme de vie habituel est bouleversé par un accident de voiture. Olmi semble construire ses analyses comme des puzzles de plus en plus inquiétants. Dans **La circostanza (1974)**, il reprend ses thèmes favoris avec un langage désormais dégagé des conventions traditionnelles, en entrelaçant dans son récit plusieurs histoires poignantes. Après une longue préparation, il donne en 1978 **L'arbre aux sabots (L'albero degli zoccoli)** qui reçoit la Palme d'or au Festival de Cannes et connaît un triomphe mondial. Inspirée par les contes de son enfance, cette grande fresque traite des oubliés de l'histoire, les paysans exploités du siècle dernier de la région de Bergame ; parlée en dialecte, tournée sur les lieux d'origine, photographiée, montée et écrite (comme d'habitude) par Olmi avec une grande émotion retenue, cette œuvre majeure marque une date sur l'itinéraire qu'emprunte le cinéaste dans sa recherche des valeurs perdues ou corrompues. En 1983, il tourne **À la poursuite de l'étoile (Cammina cammina)**, parabole sur le christianisme, à travers la longue marche des Rois mages, et un moyen métrage documentaire **Milan 83 (Milano 83)**. À Bassano del Grappa, près de Asiago où il vit, il fonde "Ypotesi Cinema", une école de cinéma tout à fait originale qui produit de nombreux courts et moyens

métrages. Après une longue maladie, il revient à la mise en scène avec **Longue vie à la Signora (Lunga vità alla Signora, 1987)**, film emblématique et allégorique sur le passage de l'adolescence à la vie adulte et sur les contraintes de la conquête d'un pouvoir, même le plus dérisoire, et en 1988 **La Légende du saint buveur (La leggenda del santo bevitore)**, adapté d'une nouvelle de l'écrivain juif autrichien Joseph Roth, qui décrit le désarroi physique et métaphysique d'un ancien mineur polonais venu en France chercher du travail, et bientôt réduit à l'état de clochard. Ce film, qui peut être considéré comme une quête de l'individu à la recherche de ses valeurs fondamentales, reçut le Lion d'or au Festival de Venise. Après un documentaire, **Longo il fiume (1992)**, il signe **Il secreto del bosco vecchio (1993)**, une fable adaptée d'un récit de Dino Buzzati, et **la Genèse (Genesi : la creazione e il diluvio, 1994)**. On le retrouve enfin à la fin des années 90 avec **Il denaro non esiste (1999)** puis **Le Métier des armes (Il mestiere delle armi, 2001)**, un film historique dont le héros est un jeune capitaine de l'armée pontificale.

Dictionnaire du cinéma Larousse sous la direction de Jean-Loup Passek

Filmographie

| | |
|---|------|
| Il tempo si è fermato Le temps s'est arrêté | 1959 |
| Il posto | 1961 |
| I fidanzati Les fiancés | 1963 |
| E venne un uomo | 1965 |
| Un certo giorno Un certain jour | 1969 |
| I recuperanti L'Or dans la montagne | 1969 |
| Durante l'estate | 1971 |
| La circostanza | 1974 |
| L'albero degli zoccoli L'Arbre aux sabots | 1978 |
| Cammina cammina A la poursuite de l'étoile | 1983 |
| Milano 83 Milan 83 | 1983 |
| Lunga vità alla signora Longue vie à la signora | 1987 |
| La leggenda del santo bevitore La légende du saint buveur | 1988 |
| Longo il fiume | 1992 |
| Il secreto del bosco vecchio | 1993 |
| Genesi : la creazione e il diluvio la Genèse | 1994 |
| Il denaro non esiste | 1999 |
| Il mestiere delle armi Le Métier des armes | 2001 |

Documents disponibles au France

Positif n°492, février 2002
Fiches Cinéma n°1639, 30 janvier 2002
Revue de Presse
(Télérama, Le Monde, Libération)